

Une étude Louvre Alliance pour le Forum d'Avignon

CULTURE TERRITOIRES & POUVOIRS

l'esprit d'Atlas

Nous tenons à remercier l'ensemble des personnes que nous avons rencontrées et qui nous ont aimablement accordé leur temps :

- Rima Abdul-Malak, Ville de Paris
- Paul Andreu, Architecte
- Anna Athanasopoulou, Commission européenne
- Jacques Attali, PlaNet Finance
- Yves Aubert, Ville de Strasbourg
- Pierre-Christophe Baguet, Ville de Boulogne
- Véronique Balbo Bonneval, Ville de Saint Quentin en Yvelines
- Francesco Bamdaran, UNESCO
- Eliane Baracetti, Ville de Grenoble
- Denise Bax, UNESCO
- Laurent Bayle, Cité de la musique
- Clément Bodeur Cremieux, Ville de Grenoble
- Delphine Borione, EUNIC
- Jérôme Bouvier, Radio France
- Patrick Braouezec, Plaine Commune
- Pascal Brunet, Relais Culture Europe
- Laurent Carenzo, Chambre de commerce et d'industrie Marseille Provence
- Denis Cercllet, Université Lyon 2
- Francis Charhon, Fondation de France
- Jérôme Clément, Arte
- Jean-François Colosimo, Centre National du Livre
- Catherine Cullen, Ville de Lille
- Jean-Cédric Delvainquière, Ministère de la Culture
- François Devaux, Ville de Paris
- Jean-Philippe Domecq, PEN Club
- Rémi Dorval, Fabrique de la cité (Vinci)
- Laurence Dupouy-Veyrier, Ville de Saint-Denis
- Jean-Louis Fabiani, EHESS
- Bernard Faivre d'Arcier, Biennales de Lyon
- David Fajolles, Ministère de la Culture
- Xavier Fourneyron, Ville de Lyon
- Didier Fusillier, Lille3000
- Christophe Girard, Mairie du IV^e arrondissement de Paris
- Karine Gloanec-Maurin, Région Centre
- Jean-Jacques Goron, Fondation BNP Paribas
- Daniel Hechingier, Région Midi-Pyrénées
- Daniel Hermann, Ville de Marseille
- Guillaume Houzé, Galeries Lafayette
- David Kessler, Présidence de la République
- Rachel Khan, Région Ile-de-France
- Edith Lalliard, Caisse des Dépôts et Consignations
- Bernard Latarjet, Marseille-Provence 2013
- Hye-min Lee, Ambassade de Corée
- Jong-Soo Lee, Centre Culturel Coréen
- Alain Lombard, Musée d'Orsay
- Xavier Mahé, Conseil Général de l'Oise
- Muriel Marland-Militello, Ville de Nice
- Nathalie Martin-Sorvillo, Fabrique de la cité (Vinci)
- Catherine Morin-Desailly, Sénat
- Maud Ohana, Musée d'Art Moderne
- Catherine Pégard, Château de Versailles
- Philippe Peyrat, GDF
- Jacques Pfister, Chambre de commerce et d'industrie Marseille Provence
- Philippe Pilly, Ministère de la Culture
- Brigitte Proucelle, Ville de Bordeaux
- Laurent Ricard, FacLab
- Hervé Rony, SCAM
- Emmanuel Roux, FacLab
- Joël Savary, Ministère des Affaires Etrangères
- Bihn Seo, Ambassade de Corée
- Bernard Stiegler, Ars Industrialis
- Marie-Pierre de Surville, Universcience
- Anne Tallineau, Ministère des Affaires Etrangères
- Sylviane Tarsot-Gillery, Institut Français
- Martine Tridde-Mazloum, Fondation BNP Paribas
- Raymond Vidil, Marfret
- Anne Volvey, Université d'Artois.

Enfin, Louvre Alliance remercie tout particulièrement les personnes sans qui la rédaction de cette étude n'aurait pu être possible : le Conseil d'Administration et le Conseil d'Orientation du Forum d'Avignon, ainsi que l'équipe du Forum : Laure Kaltenbach, directrice générale, Guillaume Pfister, directeur général adjoint, Olivier Le Guay, responsable éditorial.

Les rédacteurs : Christine Silbermann, Marine Ulrich, Charles-Henri Arnould, Jean-Michel Mathieu, Bertrand Moineau, Ivan Vassileff.

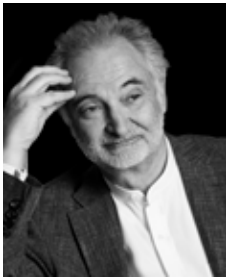
© 2013 Louvre Alliance.
Tous droits réservés.

Traduction : Agnès Vayssière
Création graphique :
les designers anonymes

Tout nouveau projet de société participe des forces de *l'esprit*.

par Jacques Attali

Président du Conseil de surveillance de Louvre Alliance



Des trois pouvoirs qui guident l'activité humaine – le religieux, le militaire et le marchand – chacun a toujours tissé des liens avec la culture, les sciences et les arts, dont on loue à raison l'inviolabilité.

Or, l'ordre marchand fonctionne avec un processus qui canalise les désirs vers leurs expressions fiduciaires, nous n'avons ni à le regretter ni à croire en un monde meilleur qui procéderait autrement. Plus loin même, nous savons que le pouvoir marchand ne vise pas une

société postindustrielle, fondée sur des services utopiques, mais au contraire à conduire toujours plus loin l'industrialisation des services passés. C'est en ce sens qu'il faut comprendre l'avènement des industries dites culturelles, qui ont transformé des services autrefois confidentiels et rares en produits largement diffusables. Le déplorer au nom de la baisse d'une exigence ne sert à rien.

Mieux vaut anticiper les formes nouvelles grâce auxquelles, demain, le monde réensemencera la culture, en inventant de nouveaux projets de vie ou de société. Deux certitudes peuvent être avancées quant à ces inventions.

D'une part, elles se feront dans des villes. Celles-ci ont toujours constitué les cœurs de l'ordre marchand, là où les classes créatives se retrouvent et échangent. Elles resteront au XXI^e siècle le cœur de toute création et augmenteront même leur attractivité, non seulement démographique, mais aussi et surtout intellectuelle. L'étude de Louvre Alliance le souligne, la ville était, est et restera le maillon essentiel de la chaîne créative.

D'autre part, tout nouveau projet de vie ou de société mobilise et participe des forces de l'esprit. Là aussi, la présente étude le souligne : l'esprit est ce qui renvoie à l'intelligence et au savoir ; il ne se résume pas à l'épicurisme culturel mais à cette noblesse dont parle Rob Riemen dans son livre *La Noblesse de l'Esprit*. Cette noblesse-là est nécessaire – aujourd'hui comme hier – pour envisager tout projet humain ; car pour n'être ni noblesse de robe, ni noblesse d'armes, ni noblesse d'argent, ni même noblesse de cœur, elle renvoie bien à une certaine élite, mais qui se met au service de l'Autre et qui avance avec l'élégance du calme.

Le calme de la noblesse d'esprit au cœur de l'agitation créative des villes, c'est précisément ce à quoi nous invite ici Louvre Alliance à travers la littérature et la géographie.

INTRODUCTION

L'édiction 2013 du Forum d'Avignon a souhaité interroger les liens entre les *pouvoirs* et la *culture*, qui ne peuvent être abordés sans une réflexion de philosophie politique. Comment ignorer, en effet, que l'année 2014 sera celle d'élections européennes qui placeront les pouvoirs politiques des pays membres face à leurs responsabilités culturelles ? Pourtant, nous avons choisi d'ajouter aux « pouvoirs » et à la « culture » un troisième terme, celui de « territoires », en ce qu'il induit à la fois une *restriction* et une *médiation*. Une *restriction*, car il évite à une étude sommaire d'avoir à embrasser plusieurs siècles de philosophie des politiques culturelles qui mériteraient plusieurs centaines de pages ; introduire le territoire dans ses liens avec la culture et le pouvoir permettait d'en restreindre quelque peu le champ. Une *médiation*, car c'est bien là où se rencontrent sur un même plan la culture et le pouvoir. Rien de fortuit alors à ce que la figure d'Atlas soit ici convoquée en sous-titre de notre étude ; le Titan grec, après avoir porté le monde, est devenu ce recueil lourd de cartes ou de planches dont la curiosité des rencontres dérouté ou dérange. Car l'atlas n'est ni rangé ni classé comme l'est un dictionnaire, il juxtapose par proximité, par associations ; il ne se lit pas, mais se parcourt. Il organise – mais avec quel ordre ? – la rencontre sur un même plan d'images et de dessins dont seule la simultanéité semble signifiante. A l'inverse du tableau dont la *beauté composée* semble éternellement figée, l'atlas a cette *beauté brisée*¹ du plan de travail dont le montage vacillant évoquerait un chaos.

2014 sera l'année du centenaire du déclenchement de la Première guerre mondiale, dont le cataclysme avait engendré comme deux *atlas émotionnels* de chaque côté du Rhin : le *Bilderatlas Mnemosyne* d'Aby Warburg et les deux lettres de *La Crise de l'Esprit* de Paul Valéry. Deux témoignages, iconologique pour l'un et littéraire pour

l'autre, d'un questionnement de la société ; deux témoignages qui inspireront résolument cette étude entre *pouvoir* et *culture*.

Sommes-nous donc, en 2013, à la veille ou au lendemain d'une crise ? D'un côté : *l'hiver de la culture*², la baisse des financements publics, la diminution de la lecture... De l'autre : la hausse des fréquentations de musées, la Chine et le Moyen Orient qui augmentent massivement leurs dépenses culturelles... Mais de quelle culture parle-t-on ? Et depuis quel territoire ? Et avec quel langage en parler ? Il semble que pour évoquer les *pouvoirs de la culture* il faille traverser les langages jusqu'à la *puissance de l'esprit* (chapitre 1) ; et c'est sur ce rivage littéraire et amoureux que la géographie est invitée, comme un exemple, une illustration possible d'une *nouvelle liturgie tendre* (chapitre 2). Renouant alors avec le souhait du Forum d'Avignon de proposer des mesures à l'Europe, nous aurons la cohérence de n'aborder ici que le seul *esprit* des mesures (chapitre 3).

Soulignons enfin que la présente étude n'a finalement qu'une intention *généreuse*, celle d'un chemin de *pacification*. Pacification entre intellectuels et industriels qui partagent aujourd'hui un même mot, celui de « culture », alors même que leurs langues sont distinctes. De là naissent bien des difficultés. L'industriel et le politique ont affaire avec la technique, la réglementation et l'économie ; l'artiste et le scientifique ont affaire avec l'esprit. S'ils se retrouvent à l'occasion de la transformation et de la diffusion d'une *œuvre en bien*, leurs catégories de pensées ne sont pas les mêmes. Notre étude propose ainsi une distinction de ces catégories dans cet objectif de calme, propre à toute *noblesse d'esprit*.

1. Cf. Georges Didi-Huberman, *Atlas ou le gai savoir inquiet*, Les Editions de Minuit, 2011

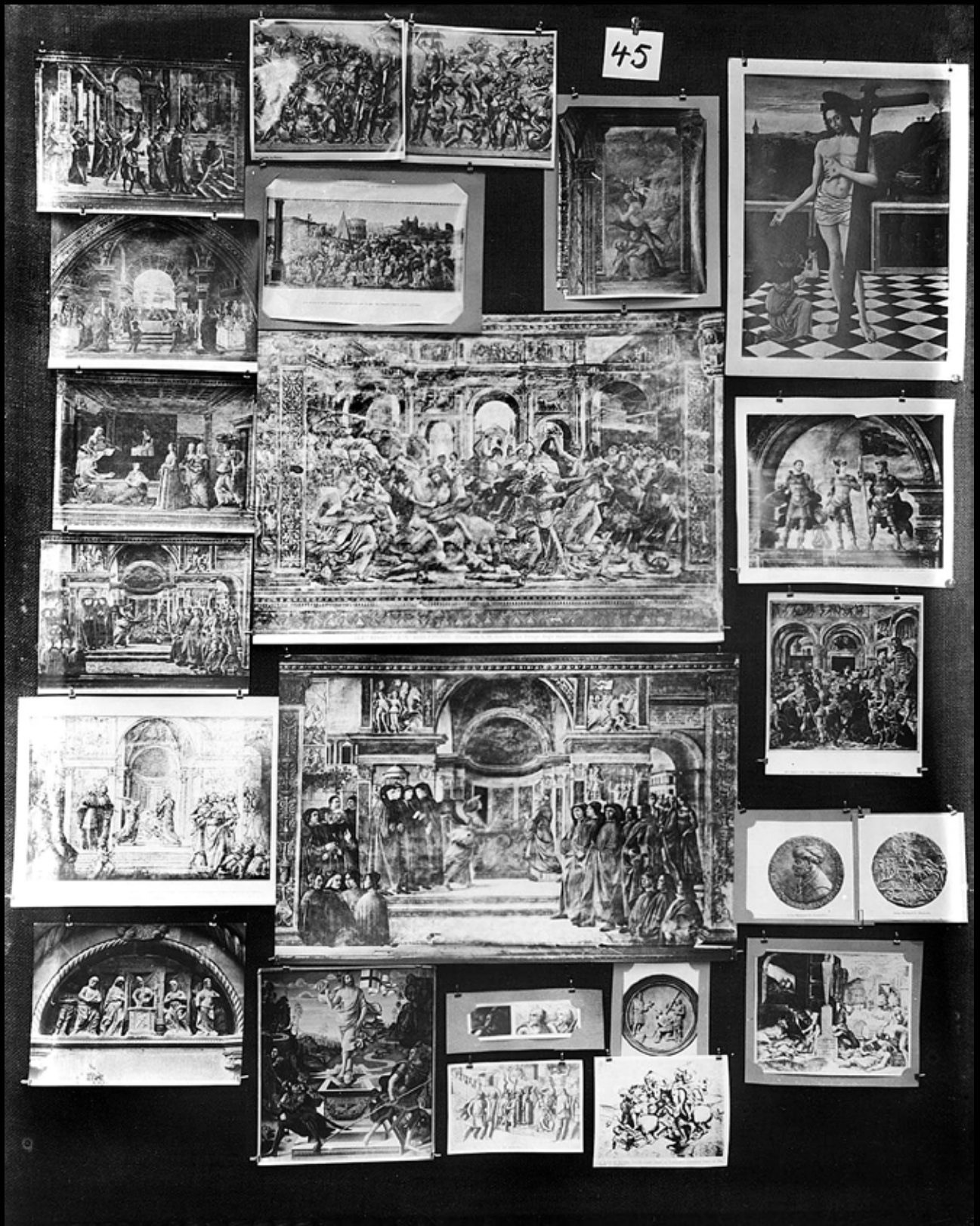
2. Jean Clair, *L'hiver de la culture*, Flammarion, 2011





Michel François,
Mexico City, 2005

C-print, 128 x 188 cm
Courtesy the artist
and kamel mennour,
Paris



Aby Warburg,
Bilderatlas Mnemosyne, 1927-1929

DE LA CULTURE À L'ESPRIT

« Il y a un côté de la guerre qu'il commençait, je crois, à apercevoir, lui dis-je, c'est qu'elle est humaine, se vit comme un amour ou comme une haine, pourrait être racontée comme un roman, et que par conséquent, si tel ou tel va répétant que la stratégie est une science, cela ne l'aide en rien à comprendre la guerre, parce que la guerre n'est pas stratégique³. »

La guerre n'est pas stratégique, mais amoureuse, c'est-à-dire, précisément, littéraire. Un mot seul, alors, peut suffire. La violence du langage est telle, sa puissance est si grande, qu'elle peut soumettre et asservir comme elle peut dégager et libérer.

Pouvoir et culture : les défectueux de la chose

« *Cultive-toi !* » Injonction violente du siècle, équivalente sans-doute au « *démocratise-toi !* » qui prévaut depuis la chute du mur de Berlin. L'impératif et le commandement à la culture, sous les formes plus ou moins sournoises de l'invite, du conseil ou de la suggestion, sont partout : publicités pour les expositions, jeux télévisés, livres de l'été, festivals ou événements nocturnes, jusqu'aux guides touristiques qui usent de formules intimidantes où le « *à ne pas rater* » caractérise un musée, un palais ou une église. Inapte alors est celui qui n'y souscrit pas. Le citoyen et le touriste le savent : ils doivent se cultiver. Obéir à la consommation culturelle, même – et surtout – quand un subterfuge vient laisser croire qu'il y a liberté de choix ; la culture à la demande (comme la *video on demand*) déguise l'injonction comme les touches de la télécommande

masquent l'ordre de cliquer. Le consommateur culturel est *un être qui obéit dans le geste même par lequel il donne un commandement*⁴. Plus loin, dans la forme pronominale, « se cultiver » remplace allégrement « s'instruire » et n'a plus besoin de complément d'objet. Cultive ton jardin ou ton latin a encore un sens, « cultive-toi » n'en a pas, si ce n'est l'ordre vide qui s'y exprime. Les anciens grammairiens parlaient de *verbes défectueux de la chose* ; nous y sommes : la culture est *défectueuse* de la chose. Voyons ce qui, ici, fait défaut.

Dans *Qu'est-ce que le commandement ?*, Giorgio Agamben désigne comme un marqueur des sociétés contemporaines la contamination de l'usage de tels verbes défectueux. En particulier, le verbe « pouvoir », qui semble désormais, lui aussi, être de plus en plus défectueux de tout objet. On doit pouvoir. Curieux renversement alors – Agamben le souligne – que de passer de l'éthique kantienne du « on doit pouvoir vouloir », soulignant la puissance d'un désir, à un « yes we can » qui résonne comme un « on doit vouloir pouvoir ». Le *pouvoir*, comme la *culture*, tournent à vide dans le langage ; premier rapprochement de ces deux mots. Impératifs défectueux, « avoir du pouvoir » et « se cultiver » se rejoignent alors dans l'expression symptomatique du « pouvoir d'achat culturel ».



De prime abord, il n'est point besoin d'aller chercher plus loin : le pouvoir de la culture est là, dans cette injonction violente, arrogante du « *cultive-toi !* ». Avec son éclatante réussite axiologique. Abus de pouvoir même, pourrait-on dire. Comment expliquer autrement la hausse folle des fréquentations muséales ? — Par une croissance formidable et soudaine du désir individuel de *vivre* la peinture ? Par un besoin impérieux et désormais généralisé d'une *poétique de la vie* ?... En partie, certes ; mais il est peu probable que ces hautes raisons expliquent à elles seules l'arithmétique contemporaine des files d'attentes. La *société culturelle* a réussi le pari de son *injonction*, sa prise de pouvoir, en distillant sa mauvaise conscience dans le cœur des boudeurs et en proposant sa consommation comme un nouveau bief à la pulsion. Le *Malaise dans la civilisation* de Freud a bien changé : le pouvoir d'achat culturel a malheureusement pris la place de la sublimation et du renoncement pulsionnel. Pulsions encore — de mort cette fois — qui se renouvellent dans les destructions ou les dégradations d'œuvres d'art ; l'iconoclaste le sait, on ne détruit ou ne vandalise que ce qui détient un pouvoir religieux, politique ou moral⁵. L'outrecuidance du pouvoir de l'objet culturel est telle, qu'il conduit certains à le détruire. Même revers pulsionnel entre le *consommer* et le *consumer*. Renoncer à la pulsion est du côté de la circulation du désir, du *vouloir quelque chose* ; le pouvoir culturel est du côté de la pulsion d'achat, de la consommation ou de la consommation, d'un pouvoir défectueux de la chose.

La culture est le colonisé du siècle

Pourtant, à dénoncer quelque chose, on aurait tort de dénoncer quelqu'un. L'indéniable réussite des industries culturelles doit être louée et non blâmée. L'augmentation des parts de PIB et des emplois directs de cette industrie, tout comme son extension géographique sur la planète, ne peuvent être que saluées. Ce développement procède d'une part d'un objectif marchand, productif et sain,

dont la critique ne saurait être qu'idéologique et sans rapport avec l'objet culturel ; d'autre part, ce même développement contribue — quoi qu'on dise — à l'accroissement de la diffusion des œuvres, à la rémunération des créateurs, à la visibilité de la création. Les industriels de la culture font leur métier, avec l'exigence économique qui est la leur. S'ils détiennent aujourd'hui un pouvoir, celui-ci, loin de tourner à vide, est une conséquence — non une cause — de la défection du discours politique à l'endroit de la culture. La cause est à chercher du côté du langage.

*La langue est fasciste*⁶ : le coup de semonce de Roland Barthes en 1977 évoquait les relations entre la langue et le code ; ce que toute langue oblige à dire, et finalement, à penser. *Parler, et à plus forte raison discourir, ce n'est pas communiquer, comme on le répète trop souvent, c'est assujettir : toute la langue est une réaction généralisée*⁷. Plus grave peut-être, alors, que l'industrialisation des biens culturels — qui, insistons, professionnalisent et monétarisent des activités humaines — est l'*invasion* de la parole culturelle par un lexique technico-économique. De l'écrasement de la diversité des cultures au relativisme du *tout culturel*, des effets du *star system* à ceux de l'emprise des marques, de la publicité au divertissement de camelot... ne sont en cause ni l'économie (une science), ni l'économique (une industrie), mais l'*économisme*⁸ (une langue). Le mot « culture » est exténué. À force d'être fouillé, avec arrogance et hystérie, à force d'emplois et de renforts techniques, à force d'usages défectueux, son signifiant tourne à vide. La culture est colonisée par la langue technico-économique : budget, financement, défense, investissement, marché, TVA, droit et propriété intellectuelle, libéralisation, accès, technologie, numérique, soutien, subvention... Plus un discours culturel où ces mots n'apparaissent. On a codé la langue culturelle, un cancer sémantique la ronge.

Et dans cette colonisation, le pouvoir politique a suivi ; plus par grégarité de la répétition que par l'autorité d'une assertion (dont il n'est, en fait,



« [En] notre début du XXI^e siècle [...] s'est imposé un capitalisme que l'on dit tantôt culturel, tantôt cognitif, mais qui est avant tout l'organisation ravageuse d'un populisme industriel [qui fait] de la conscience, c'est-à-dire du siège de l'esprit, un simple organe-réflexe. »



Bernard Stiegler⁹

pas vraiment convaincu); il s'en fait désormais l'écho. *Il ramasse ce qui traîne dans la langue*¹⁰. Et ce qui y traîne, depuis quelques années, n'est qu'un vocabulaire défensif, corporatiste, technique et financier. Les discours, certes, conservent certains idiomes qui fondaient l'ancien lexique culturel (l'humanisme, le beau, la dignité, le savoir); mais le pouvoir politique, en volant ici ou là quelques vocables et en les rendant à leurs locuteurs d'origine, fait l'acte de toute parole volée : *la parole que l'on rapporte n'est plus tout à fait celle que l'on a dérobée : en la rapportant on ne l'a pas exactement remise à sa place*¹¹. Le mot de « culture » s'en trouve anémié. Colonisé, il n'est plus qu'un indice sectoriel entre une offre et une demande,

le marketing le segmente et le catégorise, la feinte politique y évoque l'avènement du fantasme individuel du divertissement permanent : le mot se meurt et ne se relèvera plus.

Le renfort liturgique

Mais la colonisation – fut-elle linguistique – n'est sans danger ni pour le colonisé, ni pour le colon. L'industrie culturelle, comme les pouvoirs publics, semblent en payer le prix comme le montre leur fragilité dans les débats économiques et politiques actuels. Les questions autour de l'exception ou de la diversité culturelle, la défense des conventionnements publics et des spécificités





Eric fischer,
The Geotaggers' World Atlas (Paris), 2010

sectorielles, les difficiles revendications catégorielles... autant de signes de la vulnérabilité du pouvoir culturel. Car en prenant position sur le rivage économique, à force de *forces* et de points de PIB, la culture a débarqué sur les terres du commerce mondial, celles du cours des matières premières et du trafic maritime. Et, la force appelant la force, il y a lieu de constater qu'elle trouve désormais en face d'elle des divisions mieux armées. Se battre avec des chiffres, c'est avoir une arme sur soi qui expose à ce que tous les rivaux sortent la leur. En cela, défendre la culture par les arguments de son poids économique et de ses emplois expose à la riposte. Toute *rhétorique* le sait bien : il faut être sûr de soi pour user du discours de l'autre. S'il n'y a plus, dans le registre de la langue, la moindre distance entre la *culture* et l'*économique*, alors de grands dangers se préparent. Un tel discours – offensif ou défensif – est pourtant indéniablement nécessaire et le Forum d'Avignon, dès 2005, a eu le courage de le produire. Le danger, mortel, est bien que ce discours soit désormais le seul. L'erreur est de n'avoir plus de discours culturel qui ne soit pas économique.

La conquête et le partage du monde, le *dominium mundi* de Pierre Legendre, se sont faits avec une liturgie, que ce soit celle du droit romain au II^e siècle de notre ère, ou celle de l'Eglise catholique du Moyen-âge au XVII^e siècle. Car, bien loin de toute référence religieuse ou ecclésiale, la liturgie est un *ars bene dicendi* qui opère comme une langue *performative* et qui instaure une relation entre l'individu et l'institution, quelle que soit cette dernière. Régis Debray le souligne, une liturgie est un *bon usage des distances*, [...] ou comment faire d'un état de séparation une médiation dynamique¹². Par la colonisation du langage, cette distance n'existe plus entre l'industriel et le politique d'une part, et l'artiste ou le scientifique de l'autre.

Sans liturgie, la culture se meurt. Elle s'abandonne au pouvoir économique (qui croît) et au pouvoir politique (qui décroît). Elle se mue en *divertissement généralisé*, en *transaction* entre offre et demande ; elle joue sur le manque, la pulsion, la vedette et la propriété ; elle omet le désir.

L'esprit, un discours amoureux

Il faut autre chose, à côté.

Proposer un autre mot que celui de « *culture* » n'est pas une tentative de lexicologue, c'est instaurer une nouvelle catégorie. Paul Valéry, dès 1919, proposait le mot « *esprit* ».

Le mot est fort. Nulle métaphysique n'est ici convoquée, nulle référence au spirituel, mais bien ce qu'en dit Valéry en 1932 : une *puissance de transformation*¹³, un procédé qui *engage l'homme dans une aventure* – artistique, scientifique, littéraire, philosophique –, qui l'éloigne sans cesse *de ses conditions de vie initiales*, qui le fait *renoncer à la monotonie du vivant* et à la pulsion. L'esprit est bien, résolument, du côté du *désir* et du vouloir, du côté de la *puissance* et non de celui du *pouvoir*. Il ne préjuge pas d'un objet, il le cherche ; n'ayant rien à consommer, il fabrique ; l'érudition et la technique sont utiles à l'inutilité revendiquée de son processus. Son exigence est celle que la culture quitte ; l'exigence de lire et de citer, d'une *culture cultivée*¹⁴, pour peu qu'on ne voit dans cette expression nulle référence conservatrice, mais celle d'une *intertextualité* étendue, un refus du court-circuit, un *Monsieur Teste* ou un *Igitur*. L'esprit est cette catégorie *informe*, ce procédé qui, mettant à distance l'être humain et l'œuvre de l'esprit, *donne de l'erre* et ouvre le triangle entre l'individu, le social et le bien culturel. C'est une liturgie, tant la règle, l'exercice et l'instruction y sont nécessaires ; c'est une langue, tant la présence d'une structure autorise toutes les dérivées.

Et c'est bien à cet endroit, celui de la langue, que l'esprit peut. Car la langue de l'esprit est l'exact opposé de la langue culturelle, cette *doxa*, au sens où Roland Barthes nous disait qu'elle était une langue coagulée et répétitive, une *masse gélatineuse qui colle au fond de la rétine et qui, à la manière de Méduse, pétrifie le regard de ceux qui la regardent*¹⁵ ; langue *endoxale* de tous les pouvoirs qui généralise le vide du « *cultive-toi !* ». À l'inverse, l'esprit est hors pouvoir – *a-cratique*, pour reprendre



« L'Europe deviendra-t-elle
ce qu'elle est en réalité,
c'est-à-dire : un petit cap du
continent asiatique ? »

Ou bien l'Europe restera-t-elle
ce qu'elle paraît, c'est-à-dire :
la partie précieuse de l'univers
terrestre, la perle de la sphère,
le cerveau d'un vaste corps ? »



Paul Valéry¹⁶

le néologisme de Barthes –, il n'a cure de changer le monde puisque, précisément, il est puissance de transformation ; à la *réforme triste*, l'esprit oppose la liturgie d'un *gai savoir*. Entre l'*esprit* et la *culture*, c'est l'antagonisme de la puissance et du pouvoir, où le premier a son devenir, là où le second est entièrement dans son arrivée. La langue de l'esprit est bien une liturgie, au sens où elle *performe* un rapport entre le *moi* et le *monde* ; elle ne dit rien de la société, de l'identité, des rapports sociaux, mais *se vit comme un désir*.

Langue amoureuse, la langue de l'esprit a la puissance d'un discours spiralé, qui n'a ni objectif ni fin. À quoi, finalement, s'apparenterait cette langue de l'esprit ? Roland Barthes nous le dit : « Si l'on appelle liberté, non seulement la puissance de se soustraire au pouvoir, mais aussi et surtout celle de ne soumettre personne, il ne peut donc y avoir de liberté que hors du langage. Malheureusement, le langage humain est sans extérieur : c'est un huis clos. On ne peut en sortir qu'au prix de l'impossible : par la singularité



mystique [...] ou encore par l'*amen* nietzschéen, [...]. Mais à nous, qui ne sommes ni des chevaliers de la foi ni des surhommes, il ne reste, si je puis dire, qu'à tricher avec la langue, qu'à tricher la langue. Cette tricherie salutaire, cette esquivé, ce leurre magnifique, qui permet d'entendre la langue hors-pouvoir, dans la splendeur d'une révolution permanente du langage, je l'appelle pour ma part : *littérature*¹⁷».

C'est cela ; une liturgie, *c'est-à-dire* une littérature.

À rebours des catégories marketing du livre, à l'opposé des considérations esthétisantes ou académiques, la littérature est précisément ce qui fait de la langue un problème, et qui ne l'épuise jamais. Seule cette langue amoureuse, cette littérature, aura cette puissance sans pouvoir, au service de la création et des créateurs, comme au service du politique. Utilité illimitée alors pour toutes les industries culturelles du monde, car par un ultime retournement amoureux, l'esprit favorisera – mieux que ne saura jamais faire toute mesure fiscale – l'économie de la culture.

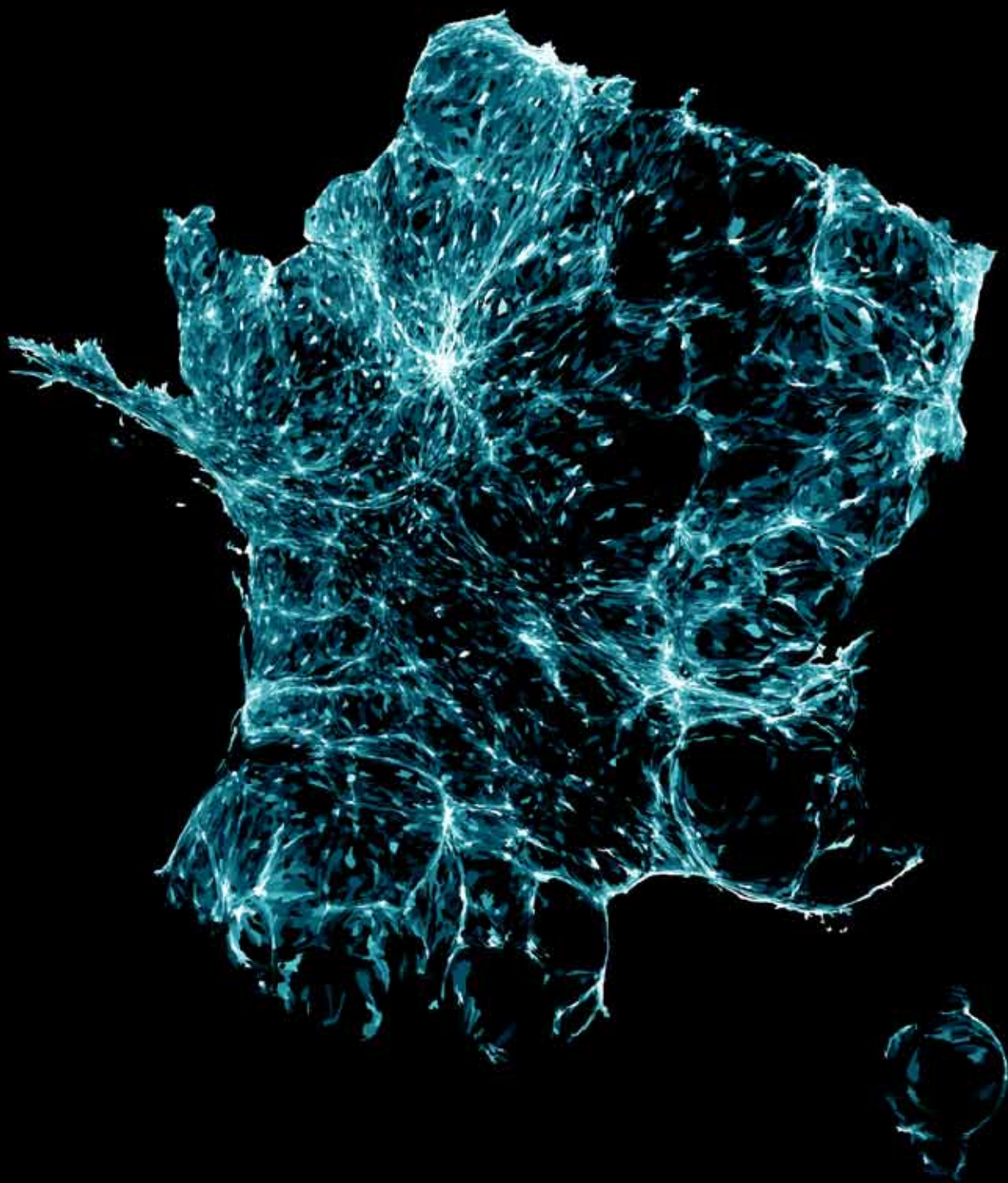
Poser le mot « esprit » à côté de celui de « culture » est le plus sûr moyen d'une fécondation ; tant l'esprit et sa langue littéraire spiralent leur puissance. C'est en ce sens, que toute politique de l'esprit est une littérature ; à regarder comme une éclosion, une jubilation, un empournement, un projet de vie : « Qui sait si, en ces sombres temps qui sont les nôtres, cet apparent minimalisme du plaisir de penser n'est pas la seule visibilité éclairée (aux antipodes des hallucinations spectaculaires), et la jouissance la plus sereine (en contrepoint des transgressions bruyantes) qui nous restent à partager ?¹⁸ »

Se préparer, désormais, à séparer culture et esprit, en ce que celui-là est une pulsion vide, et celui-ci un plaisir, une jouissance de tête¹⁹. Faisons confiance à Proust, la stratégie n'est pas guerrière, mais voluptueuse ; conquête économique ou discours politique : tous deux feraient bien de parcourir cette *Carte de Tendre*.

Une géographie du tendre donc en quelque sorte. Tant la géographie peut devenir un régime de visibilité de l'esprit ; un exemple possible – et ici retenu – d'une nouvelle liturgie.

-
3. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, Gallimard, 1990
 4. Giorgio Agamben, *Qu'est-ce que le commandement ?*, Éditions Payot & Rivages, 2013
 5. Cf. Dario Gamboni, *The Destruction of Art. Iconoclasm and Vandalism since the French Revolution*, Reaktion Books, 1997
 6. Roland Barthes, *Leçon*, Seuil, 1989
 7. *Ibid.*
 8. Cf. Karl Polanyi
 9. Bernard Stiegler, *Réenchâter le monde : La valeur esprit contre le populisme industriel*, Flammarion, 2008
 10. Roland Barthes, *Op. Cit.*
 11. Roland Barthes, *Mythologies*, Seuil, 2013
 12. Régis Debray, *La querelle du spectacle*, in *Les cahiers de médiologie 1*, 1996
 13. Paul Valéry, *La politique de l'esprit*, in *Essais quasi politiques*, Gallimard, La Pléiade, p.1022, 1965
 14. Antoine Compagnon, expression reprise par Elie Barnavi
 15. Roland Barthes, *Op. Cit.*
 16. Paul Valéry, *La critique de l'esprit*, 1919
 17. Roland Barthes, *Op. Cit.*
 18. Julia Kristeva, *R/B*, *Catalogue de l'exposition du Centre Georges Pompidou*, 1978
 19. Cf. Marquis de Sade





Patrick Poncet,

Anticartogramme de la densité de population des communes, 2011

LA LITURGIE GÉOGRAPHIQUE

C'était à n'en point douter une des grandes évidences du XIX^e et même XX^e siècle : le temps est un schème dans lequel se dissolvent toutes les contradictions. L'histoire donne sens et le temps remplit, lève les impossibilités, résout les énigmes. Tout s'explique *a posteriori*, même l'inexplicable, même les crises, fussent-elles économiques. Mais lassés par cette matrice – véritable *temporalisation de nos oppositions* –, d'abord Foucault, avec son concept géographique d'hétérotopie, s'oppose à l'utopie messianique ; Deleuze ensuite, avec le *pli*, invoque le topologique...

Depuis, notre époque se caractérise par la multiplication des références spatiales, car, après tout, on ne peut penser sans spatialiser. Invoquer alors ici le géographique n'est pas céder à une mode, celle du *territoire* (l'usage du mot se généralisant au moins aussi vite que sa polysémie s'accroît) ; au contraire, c'est rendre compte que la géographie, ses dérivés et ses attributs constituent un des plus puissants alliés possibles à l'*esprit*.

La langue géographique

Soulignons d'abord que la géographie convoquée ici n'est pas – loin s'en faut – celle de l'école ; elle n'est ni physique, ni humaine, ni régionale. Non. La *géographie complice* est celle qui interroge la place de l'*imprécision poétique* dans sa pratique, c'est la géographie monumentale d'Elisée Reclus, qui – s'affranchissant de la *scientificité* sans renoncer pour autant à la science – montre des paysages comme seul l'artiste se l'autorise. On lit et voit du Monet, et du Flaubert, dans *L'Histoire d'une Montagne*²⁰, œuvre à la fois géographique, romantique, artistique et littéraire, et surtout –

surtout – dotée d'une sensualité lichénique exubérante : le *déhanché de l'éboulis*, la *caresse de l'érosion*, le *corps à corps des montagnes*...

C'est cette géographie-là, éminemment poétique, jusque dans son *énonciation*, que nous convoquons. Car elle donne (et se donne) à lire et à penser, à se pratiquer, piolet à la main pour ne pas dire à l'esprit.

Pratique poétique toujours, en ce que la *choronymie* – enfant de la géographie – nomme pour la première fois un lieu, une spatialisation, une conceptualisation, comme Lacan nomme des abstractions psychanalytiques sous le sceau du topologique : *bouteille de Klein*, *ruban de Moebius*... C'est cette géographie-là, *élargie*, dialectique combinatoire des objets, lieux et autres symboles, à l'épaisseur du réel et de l'imaginé, qui constitue la meilleure *compagne* possible de l'esprit.

Mais si la langue géographique est – sans aucun doute – puissance esthétique, rhétorique ou liturgique, les extrémités de la ligature ne sont pas en reste : le géographique permet de composer de véritables œuvres artistiques, et l'esprit ne se lasse pas, lui, d'écrire et de décrire l'espace. Preuve, s'il en est, de l'intimité des parties.



« La culture ne peut être dans le flux, mais dans les remous, là où les forces s'annulent. »



Paul Andreu ²¹

L'infini du champ cartographique

La cartographie – *ramification visuelle* de la géographie – constitue un exemple patent de cette contiguïté entre *art*, *géographie* et *clarté de l'esprit*. Car cartographier, ce n'est (et n'a jamais été) une opération neutre et objective. Aussi exemplaires et précises (pour l'époque) qu'elles fussent, les cartes de Mercator – à la fois *objets* et *outils* – n'en restent pas moins représentation, interprétation et manipulation. En attestent les nymphes et autres monstres marins qui peuplent cadres et pourtours. Pareillement, aujourd'hui, et parce que *l'objet monde* se complexifie, on déforme la carte ; mais l'anamorphose – cet *art de la perspective secrète* dont parle Dürer –, comme les faunes de Mercator, ne sont qu'enluminures. Parce que la lecture de la carte anamorphique est conditionnée par la capacité à évaluer une *déformation* (relative à la carte initiale), les cartes en anamorphose ne sont finalement qu'esthétiques car, sans clé de lecture, elles restent aussi illisibles qu'admirables. Inversement, les artistes, en quête d'autres champs disciplinaires, se sont emparés de la science cartographique, qui questionne le rapport de l'homme au territoire, et la manipulent jusqu'à la provocation. Parce qu'elle permet de s'éloigner *du lyrisme de la patte et de l'odeur de la térébenthine* ²², parce qu'elle interroge la forme des nuages et qu'elle joue à travestir en cartes toutes réalités

possibles (de Marcel Duchamp à Claudio Parmiggiani qui distingue dans les taches d'une vache le profil des continents).

La ville, le lieu et les sémionautes

Et si la *carte précède le territoire* ²³, que dire alors de la ville qui constitue à n'en point douter le *concept spatial* qui témoigne le mieux de l'intimité entre *liturgie géographique* et esprit ? Chacun en fait l'expérience : habitée ou déserte, belle ou hideuse, imposante ou désespérante de fragilité comme l'écrivait Baudelaire, la ville est un lieu de pouvoir, administratif, économique et situationnel certes, mais surtout de *séduction* et – plus encore – de *transformation*. Benjamin démontrera que le *flâneur* naît au début du XIX^e siècle, à une époque où la ville est suffisamment grande et complexe pour surprendre ses habitants. *La ville est le terrain véritablement sacré de la flânerie* ²⁴ ; Paris prend des allures de *forêt vierge* et ses explorateurs *herborisent le bitume* ²⁵. Dans la mouvance des écrits d'Aragon, les Dadaïstes s'essayaient à la pratique, en ville, puis les Situationnistes avec Guy Debord à la *psychogéographie*. Parce que la *marche de l'homme*, dit de Certeau après Balzac et Nietzsche, provoque le questionnement, et parce que la traversée d'un paysage provoque *l'association libre*. Et toujours davantage, les créateurs représentent, arpentent et colonisent la ville, tentant d'agir sur elle, comme elle agit –



« Un évènement se passe toujours dans un interstice. Affecter un lieu, c'est le paralyser. »



Didier Fusillier²⁶

parfois à leur insu – sur eux. De la cité idéale avec les *perspectives Urbinates*, de la représentation strictement topographique d'une Vue de Delft (Veermer) à la réinvention de la cité moderne de Kandinsky à Ed Ruscha, la ville est le lieu du *brassage*, le lieu de transformation de l'esprit, mais aussi des esprits.

La ville est aussi ce lieu de tensions et de promesses ouvertes, qui pousse à vivre intensément, à inventer de nouvelles formes d'existences (cf. l'encart « fabrication laboratoires »), fût-ce dans les marges et les interstices, ces intervalles géographiques qui résistent aux emprises réglementaires et à l'homogénéisation globale, dans ces *espèces d'espaces* (les *non-lieux* de Marc Augé) qui constituent une ultime réserve de *disponibilité géographique* pour un *possibilisme créatif*.

Mélange et processus

Il en est de la création des œuvres de l'esprit comme de la géographie, qui ne considérera jamais une île comme limitée par l'eau et cernée par elle (*pensée de terrien*) : le créateur est un *acteur géographique* qui tisse des liens (sur une toile, page ou partition), et invente par là-même un *modèle réduit* d'une géographie possible ; son œuvre s'élaborant progressivement, par essais, par erreurs, comme un territoire s'organise. Mais pour l'un comme pour l'autre, le créateur et l'*aménageur géographe*, la confrontation au sujet est pour toujours délicate : que l'idée l'emporte,

et on tombe dans l'anecdote ; que la *main* domine, et c'est le décoratif. Tout est mélange et harmonique. Le montage est ainsi au créateur ce que l'atlas est au géographe ; plus précisément, la forme d'un atlas est ce *montage tendre* qui juxtapose sans imposer.

Lent et tendre mouvement de pendule alors entre esprit et géographie où chacun parle de l'autre, sans fascisme ni violence, sans doctrine ni didactisme, et où – *in fine* – les clés et commandements de lecture sont ceux que l'on ne s'impose qu'à soi-même. Le marcheur se paye de la mort de l'aménageur. Bien loin d'un Yves Lacoste qui écrivait en 1977 que *la géographie, cela sert d'abord à faire la guerre*, tout aussi loin de l'*adversaire localisant* du capital – terriblement abstrait et redoutablement mouvant –, la géographie dispose à la fois de la générosité et de la puissance d'Atlas.

La géographie est cette langue amoureuse, cette liturgie de l'esprit qui interpelle, complète et supplante le dogme marchand du « tout culturel ». Elle est le régime de visibilité de l'esprit.

20. Elisée Reclus, *Histoire d'une montagne*, Actes Sud, 2006

21. Entretien avec Paul Andreu, architecte

22. CIRHAC, *Atlas et les territoires du regard: le géographique de l'histoire de l'art, XIX^e-XX^e siècles: actes du colloque*, Université Paris I, 2004

23. Cf. Jean Baudrillard

24. Walter Benjamin, *Paris, Capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages*, Éditions du Cerf, 2009

25. Walter Benjamin, *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Éditions Payot & Rivages, 2002

26. Entretien avec Didier Fusillier, directeur de Lille3000



Fabrication Laboratories

Par le passé, il y avait les ateliers d'artistes. Tentative d'occupation de lieux produits par les villes ; espaces affranchis pour inventer une nouvelle manière d'être ensemble, en marge du pouvoir ; interstices protégés – parce que méconnus – pour être l'avant-garde.

Aujourd'hui les Fablabs, dans leur innovation, ouvrent encore de nouveaux territoires, investis par la « volonté de faire » et le pouvoir de s'affranchir des modèles traditionnels. Leur émergence marque le retour du pair à pair, le retour à l'horizontalité quand, presque partout, on constate une tentation d'ordre vertical quasi-hégémonique.

Dans un geste prométhéen, les Fablabs – à leur manière – restituent à l'individu le pouvoir de fabriquer les objets dont il a besoin et de matérialiser, sans intermédiaire, les projets qu'il a conçus. N'est-ce pas précisément cela que la culture ?

Les tiers-lieux de fabrication

par Emmanuelle Roux et Laurent Ricard

Dirigeants de Sc21, enseignants et fondateurs du FacLab, le FabLab de l'Université de Cergy-Pontoise²⁷

Les *FabLabs* effacent nombre de frontières. Sur un même lieu, ils rassemblent entrepreneurs, retraités, chercheurs, ingénieurs, artistes... poussés par un même désir de faire, d'apprendre, d'innover. Ils viennent par simple curiosité pour détourner, réparer ou encore prototyper un projet, développer une nouvelle activité. Pratique artistique, expérimentation scientifique, développement économique, pédagogie, tentative personnelle ou prototypage industriel, dans ces espaces ouverts rien ne prédispose les relations entre les *homo faber*.

Les *FabLabs* sont des tiers-lieux de fabrication numérique et se situent à l'interstice des disciplines comme des publics. Ils décloisonnent, rendent accessibles des moyens de production jusqu'alors réservés à l'industrie et offrent un espace pour l'innovation.

Les idées y circulent librement ; les projets y sont documentés et publiés pour inviter à les reproduire, à les améliorer ; chaque version est adaptée à un besoin individuel, à une problématique locale, à des ressources spécifiques ; point de copie, mais un processus infini d'amélioration et de reconversion des objets et des formes... Chaque itération d'un projet vient augmenter le *corpus collectif*.

Citons ici le projet *RepRap* initié par Adrian Bowyer, chercheur Britannique peu connu, à l'origine de la première imprimante tridimensionnelle personnelle *open source*. Faut-il y voir le symbole d'une 3^{ème} révolution industrielle ? Au-delà de la prouesse technologique déjà maîtrisée, c'est la genèse de ce projet qui démontre la richesse de l'innovation et son impact, amenant à définir de nouvelles façons d'innover, de concevoir, de fabriquer et de commercialiser.

Partager les idées, les besoins et les envies permet de mieux agréger de nouvelles ressources, de nouvelles compétences et de croiser les attentes.

Des premières mises en œuvre émergent des besoins locaux voire individuels à la racine d'un véritable arbre généalogique d'évolutions et d'innovations dont la plupart sont reversées par une communauté bouillonnante et mouvante qui contribue, par petites touches successives, à développer et à améliorer un bien commun.

À ce titre, il n'est pas rare que la fabrication d'un objet mobilise son consommateur, à l'image de la *Foldarap*, imprimante 3D pliable française financée



par deux campagnes successives de *crowdfunding*²⁸ et conçue sur une base *RepRap*²⁹. Chaque kit commercialisé comprend des pièces destinées à être imprimées selon le principe d'*autoréplication*. Son inventeur a fait le choix de ne pas centraliser la capacité de production nécessaire à absorber sa croissance. En lieu et place, il a développé un système de production *peer-to-peer* permettant à chacun de ses clients de devenir producteur des pièces nécessaires aux prochaines machines commercialisées. Les clients comme acteurs du développement.

L'émergence des *FabLabs* est à observer comme un symptôme, qui n'est que le produit d'un certain nombre de mutations parmi lesquelles on peut citer l'évolution du rapport à la propriété intellectuelle, l'ouverture des modèles de recherche et développement ou la diversité des circuits de financement. Au sein du réseau des *FabLabs*, l'apparition de chaque nouveau nœud (parfois appelé micro-usine locale et partagée) permet à la noosphère³⁰ de se matérialiser, de prendre corps, et de s'ancrer dans le monde physique pour mieux l'impacter et s'en nourrir.

Le mouvement des *FabLabs*, bien qu'il n'en soit encore qu'à ses premiers pas, augure ainsi un réel changement de paradigme. Il amène à mettre en question notre rapport non seulement aux objets, mais surtout à leur conception, leur *réparabilité*, voire leur *reproductibilité*. Souvent le fruit d'initiatives spontanées de quelques acteurs locaux souhaitant explorer le potentiel de la fabrication numérique personnelle et du prototypage rapide, les *FabLabs* se font connaître par *virilité*. Ils attirent les compétences insoupçonnées d'un territoire, aiguillonnées par la longue traîne de besoins insatisfaits.

Au delà du besoin de créer, de réparer ou d'innover, le désir immédiat est de bénéficier d'un espace pour essayer, expérimenter, parfois se tromper, pour apprendre en faisant, non pas seul, mais avec l'autre, d'ici ou d'ailleurs, quel que soit son âge, son statut social, son degré d'expérience.

L'invitation à partager, participer et documenter rend ainsi *acteur* de cet espace sans limite, tant pour les pratiques qui s'y déploient que, géographiquement, grâce à l'interaction toujours possible avec le réseau de l'ensemble des tiers lieux de fabrication numérique. Les machines attirent les talents en permettant de répondre à des besoins non couverts par les circuits traditionnels.

Mais l'innovation réelle des *FabLabs* se situe dans l'*empowerment* qu'ils suscitent. C'est en incitant des individus à s'approprier leur environnement pour mieux le comprendre et l'adapter à leur besoin qu'ils amènent à progresser, non pas par l'apport d'une expertise extérieure, mais bien en posant les conditions initiales du développement d'une expertise de pair à pair. Il apparaît que la qualité des échanges, la bienveillance accordée et l'accueil font du facteur humain un élément déterminant.

Si la technologie est bien présente dans les *FabLabs*, les innovations qui s'y développent au quotidien sont toutefois essentiellement sociales, économiques et pédagogiques. Portés par la créativité, on y voit ainsi naître de nouveaux métiers et secteurs d'activité qui dessinent les contours d'un autre paradigme et probablement d'une nouvelle révolution industrielle.

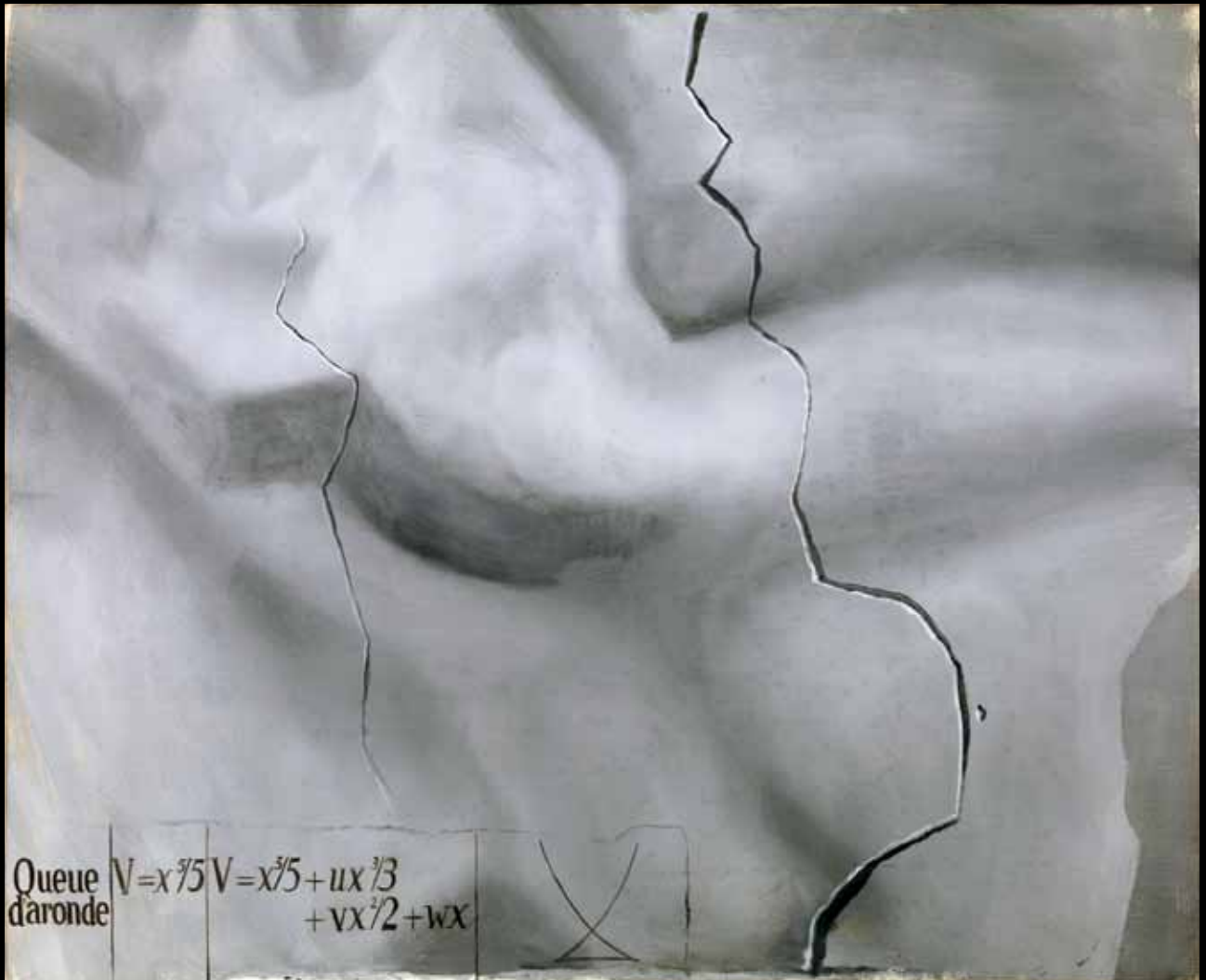
27. www.faclab.org

28. Le *crowdfunding* est une expression décrivant tous les outils et méthodes de transactions financières et de financement entre les individus avec pas ou peu d'intermédiation par les acteurs traditionnels.

29. *RepRap* (contraction de l'anglais *Replication Rapid prototyper*) est un projet open-source qui a pour but de permettre la création d'une machine capable de s'auto-répliquer (www.reprap.org).

30. La noosphère, dans la noétique du philosophe Marc Halévy, désigne la *sphère de la pensée et de connaissance qui englobe la biosphère*. Elle est issue des théories de Vladimir Vernadsky et Pierre Teilhard de Chardin.





Salvador Dalí, *L'Enlèvement topologique d'Europe*,
Hommage à René Thom, 1983

L'ESPRIT DES LOIS

Disons-le tout net : nulle proposition concrète ne saurait être avancée après ce qui précède. Ce n'est plus de mesure, de réforme, de loi dont nous avons besoin, mais de l'esprit de la proposition, de l'esprit de la réforme et de l'*esprit des lois*. Il serait contraire à notre propos d'avancer le moindre projet qui emprunterait au vocabulaire politique, industriel ou technique. Nous ne souffrons pas d'un déficit de mesures, mais d'un *déficit d'esprit* et il ne s'agira pas là de formuler de nouvelles mesures qui viendraient s'ajouter à celles qui émanent de toutes parts, mais bien plutôt de les choisir à l'aune de l'esprit.

Pourtant, un mot qui ne crée pas son institution est appelé à disparaître³¹, c'est ce qu'avait compris Paul Valéry en s'engageant dans l'aventure de la Société des Nations, dans la *Bourse des valeurs littéraires* ou à la présidence du PEN Club français ; c'est ce qui incita, peut-être, Bernard Stiegler, à créer l'association *Ars industrialis* à partir du texte valéryen. Le mot est une aventure (*politique*) non un programme (*biologique*). C'est un processus, non un état³². C'est en ce sens que poser le mot « esprit », à côté de celui de « culture » est un acte de fondation éminemment politique qui peut, grâce à la médiation, suggérer, favoriser, ensementer.

L'Europe, singulièrement, doit le tenter et dire, en paraphrasant Saint-Just : *l'esprit est une idée neuve en Europe*. Revendiquer à nouveau le mot « esprit » et le placer au fronton d'une institution constitue alors une suggestion avant-première, une *méta-proposition* dont on pourra dégager quelques déclinaisons.

Le ministère européen de l'esprit

Puissance de l'esprit et pouvoir de la culture ; tout projet politique doit désormais, non choisir, mais ajouter la première à la seconde.

Il reviendrait ainsi à l'Union Européenne d'être la première institution mondiale à créer un ministère de l'esprit, qui se trouverait également être son premier et son seul ministère. Conformément aux préceptes du mot « esprit » lui-même, il est entendu que ce ministère – compris comme une charge que l'on doit remplir – ne disposera d'aucun pouvoir, mais de la puissance de son discours. *A-cratique*, ce discours infini aura une valeur performative, c'est-à-dire dont l'énoncé seul vaut acte. Composé d'un comité de pairs choisis parmi les vingt-huit pays de l'Union Européenne pour leurs qualités disciplinaires, leur érudition et leur exigence, le ministère porterait trois rôles : (i) critique, (ii) médiologique, et (iii) littéraire. *Critique*, en ce que le ministère analyse et examine les faits de société et ses règlements ; *médiologique*, en ce qu'il réfléchit sur le devenir des mots en actes ; *littéraire*, comme l'est tout discours politique dès lors qu'il se donne l'ambition de produire lui-même une parole.

En contrepoint au débat sur l'identité européenne, le ministère – fidèle à *l'esprit de l'esprit* – considèrera la notion d'*identité* non en y répondant avec des assertions simplistes et péremptoires (l'Europe est *ceci* ou *cela*), mais en rappelant son incessante mise en question, en affirmant que *l'identité n'est pas un culte, mais une question*³³, précisément ce que fait la littérature avec la langue.



« Il me semble que les intellectuels européens ne se mobilisent pas suffisamment pour l'Europe.

Nous avons su le faire pour des enjeux extérieurs [...], mais nous ne nous engageons pas assez pour analyser et refonder la culture européenne.

La création d'une «Académie de la culture européenne», rassemblant des intellectuels européens, pourrait permettre de travailler cette question en profondeur. »



Julia Kristeva³⁴

En matière de *politique culturelle* (qui traite des biens culturels et de leur industrie), le ministère de l'esprit réfléchira au dépassement de la *culture-spectacle*, de l'*animation culturelle* et de la *foire aux diversités*³⁵ pour mieux appréhender et interroger la rencontre entre les œuvres et les publics.

En matière de *révolution numérique*, le ministère de l'esprit approfondira les moyens de favoriser les relations horizontales, de pair à pair (cf. l'encart «*fabrication laboratoires*»), en veillant à ce que la technique favorise l'*herméneutique* et le savoir, non l'entropie. Le ministère de l'esprit tentera bien, ainsi, d'orienter non les lois, mais l'esprit des lois.

Sans dogmatisme ni exhaustivité, un héritage historique possible pourra être recherché du côté :

(i) des Essais quasi-politiques de Paul Valéry, de sa participation au CICI³⁶, à l'IICI³⁷ ou au PEN Club³⁸, (ii) des travaux d'*Ars industrialis* et de l'institut *Nexus*, ou encore (iii) des tentatives européennes de Denis de Rougemont entre 1946 et 1952 pour les conditions matérielles et morales de la vie de l'esprit en Europe. Le ministère européen de l'esprit anime des réflexions (c'est un collège), promeut le travail de la recherche (il lance des appels à projets), et prend la parole (c'est une chaire). Parole amoureuse et littéraire, proposée au monde politique pour qu'il y puise ses discours, sa séduction et sa légitime puissance. Parole dont l'audience devra être garantie ; là où rien ne s'entend aujourd'hui, il s'agira bien de laisser émerger une parole



européenne à laquelle les pays membres seront invités à faire droit.

Plus précisément, mais sans renoncer à notre avertissement de refuser la mesure concrète, le ministère européen de l'esprit pourra approfondir, promouvoir et favoriser les trois sujets qui suivent (livrés ici en exemples) parmi bien d'autres.

1^{ÈRE} AMBITION

Donner de l'erre à l'esprit : le Grand Tour

Le ministère aura charge de promouvoir l'une des conditions essentielles à la suscitation de l'esprit, à savoir : *l'errance*. Au sens strictement géographique du voyage en Europe, mais avec une fidélité à l'esprit et à l'exigence du *Grand Tour*³⁹. Alors que les *errants* ont toujours suscité la méfiance des pouvoirs en place, le jaillissement de flux géographiques intra-européens conservera cette inquiétante étrangeté tout en générant des expériences individuelles ou collectives. A destination de la jeunesse, le *Grand Tour* s'imposera comme une figure d'Atlas, dans sa réunion de la géographie et du montage des expériences, de la juxtaposition des langues et des civilisations européennes. Voyager pour apprendre, pour comprendre, pour interroger, pour expérimenter. Arpenter les territoires pour chercher cette *formule pour renverser le monde* décrite par Guy Debord, qui ne se trouve pas dans les livres mais dans l'errance. Posture résolument rebelle et voie ouverte sur le *neuf*, l'errance est une figure stimulante dans un monde mouvant. Hors là, hors les murs, hors sol, hors normes, l'errance nous invite à être, à habiter, à exister, c'est-à-dire à avoir sa tenue hors de soi, dans l'ouverture⁴⁰.

La notion d'errance sera pensée conjointement avec celle d'apprentissage qui constitue l'un des fondements du *Grand Tour* tel qu'il s'est pratiqué jusqu'à devenir une institution centrale de l'Europe de l'Ancien Régime. C'est en ce sens que ces notions devront être distinguées de celle de tourisme ou de voyages-découverte. Là où *Erasmus* est un

programme d'échanges, de pays à pays, le ministère s'attachera à promouvoir des formations scolaires et universitaires nomades, itinérantes où les vertus du voyage s'ajoutent à celle de la formation des esprits, où les notions de flux et de passage prévaudront sur celle de séjour. Non pas uniquement des échanges bilatéraux mais des alliances entre plusieurs pays ou régions pour inciter les enfants et la jeunesse à parcourir l'Europe.

En lien avec les prérogatives de l'éducation scolaire, de l'enseignement universitaire, des industries culturelles, du tourisme et des transports, le faisceau de mesures qui pourrait naître ici est immense. Reprenant et dépassant les dispositifs des programmes *Comenius*, *Erasmus*, *Leonardo Da Vinci*, comme celles de l'*Europass* mobilité, de l'*InterRail Global Pass* ou du *Passeport européen*⁴¹, le ministère suscitera tous les moyens possibles pour favoriser le renouveau d'un Grand Tour.

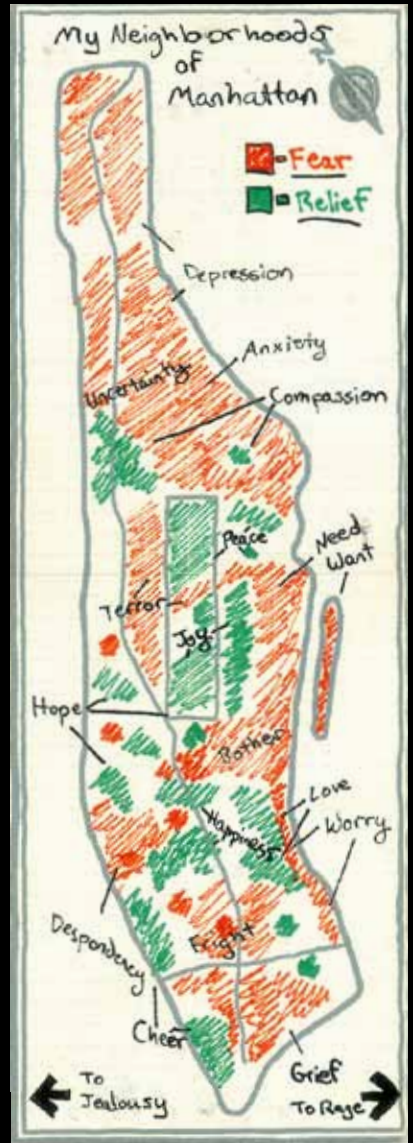
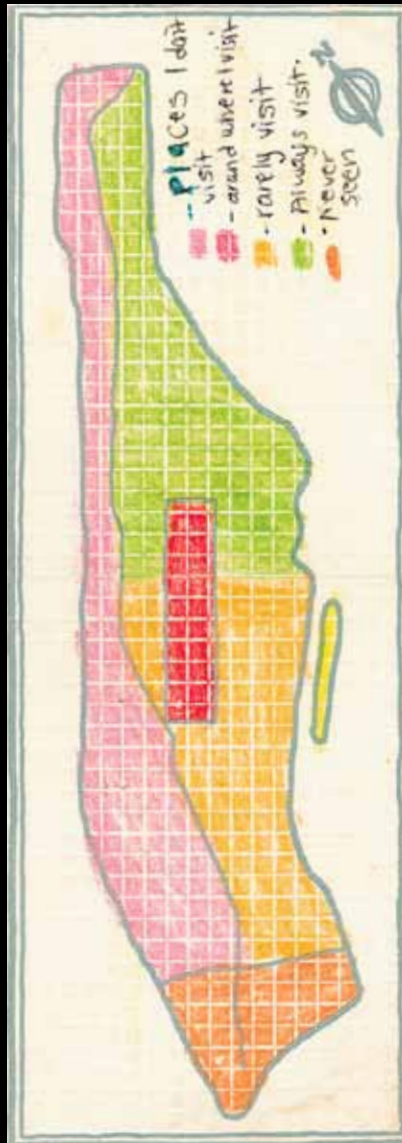
2^{ÈME} AMBITION

Promouvoir les notions de valeur d'option et d'espace-temps

Le ministère pourra promouvoir la notion de *Valeur Économique Totale* (VET), et susciter l'emploi généralisé de ses composantes que sont, notamment, la *valeur d'option*, la *valeur d'existence* et la *valeur de legs*. Fidèle au cœur de sa mission, le ministère délèguera les travaux de recherche à la science économique et veillera à ce que ces notions fassent leur entrée dans les réglementations internationales, tant elles peuvent servir les processus et les œuvres de l'esprit.

Notamment, le ministère s'emploiera à défendre, au sein des questions urbanistiques, la *valeur d'option* (surcroît de valeur attribué aux options qui ne diminuent pas les possibilités futures de choix), valeur aujourd'hui courante en matière d'espaces naturels ou de biodiversité. L'éloge de la vacuité, de la vacuole et de l'interstice





Becky Cooper,

A Love (And Sometimes Hate) Story in Maps by 75 New Yorkers, 2013

pourra ainsi être une mission significative du ministère. En lien avec le précédent chapitre sur la liturgie de la géographie, et en héritier des hétérotopies foucaaldiennes, des espaces de Michel de Certeau ou lieux de Marc Augé, le ministère fera en sorte que les collectivités publiques (villes en particulier) conservent des espaces praticables non aménagés. L'importance de laisser vide une place de centre ville, un terre-plein devant une gare, une chaussée désertée ou une friche est *une chance de fruit mûr*⁴². Remplir ou désirer, occuper ou faire la part belle à ce qui ne peut se déployer que dans l'espace et le temps. Si la défense de ces options doit être confiée à la science économique, le ministère s'emploiera à ce qu'elle soit appliquée aux villes, cœurs de la richesse créative.

3^{ÈME} AMBITION

Encourager la cartographie subjective

Le ministère pourra susciter des innovations à la croisée de la géographie, de l'aménagement et de la démocratie. Le territoire ne saurait être pensé à *angle droit* par le seul aménageur qui cherche un panoptisme à tout prix. Le recours aux initiatives de *cartographies subjectives* doit désormais guider l'agencement des espaces en fonction des *micro-perceptions*, des *flâneries* et des *vies de l'esprit*. Le ministère pourra, là encore, promouvoir ces initiatives, les encourager et engendrer tout appel à projets qui irait en ce sens.

Les implications d'un tel processus de transformation des territoires seront singulièrement favorables pour les acteurs, publics ou privés, de l'industrie culturelle. Le lieu de l'esprit n'étant plus nécessairement un lieu aménagé *par le haut*, mais celui qui a réussi à organiser *par le bas* son entropie. La recherche en sciences géographiques utile à cet aménagement subjectif pourra faire l'objet d'appels à projets du ministère.

En guise d'envoi

Enfin, il est un domaine où le ministère européen de l'esprit devra concentrer ses recherches, mais dont les prolongements sont si vastes qu'il ne saurait être question, ici, de les aborder. Il s'agit des liens entre le savoir, l'exercice et la transmission entre générations. L'avènement de ce que la déclaration de Bologne a appelé « l'Europe des savoirs » reste à inventer à condition que celle-ci ne se résume pas à une « Europe des compétences » qui délaisse l'éducation au profit de la formation. Là où il est question – en termes déjà techniques – d'éducation et d'enseignement, le ministère a une tâche immense : celle de faire de l'Europe de demain, le *Collège du monde*. L'Europe en est capable.

Charge au ministère de l'esprit
d'avoir cette ambition, cette utopie.

Quitte à ce qu'il ne l'achève pas mais
qu'il la questionne et qu'il puisse dire, dans sa
langue amoureuse, avec *Monsieur Teste* :

« Mon possible ne m'abandonne jamais ».

Car, sinon,
qui d'autre le rêvera ?

31. Régis Debray, *Le mot et son institution*, in Ethnologie française, PUF, 1999

32. *Ibid.*

33. Julia Kristeva, *Europe/Chine : les axes de l'échange*, Discours de Bruxelles, octobre 2010

34. Julia Kristeva, article paru dans *La Croix* du 17 mai 2013

35. Julia Kristeva, *Op.Cit.*

36. Commission Internationale de Coopération Intellectuelle

37. Institut International de Coopération Intellectuelle

38. Le PENClub International est une association d'écrivains internationale, apolitique et non gouvernementale.

39. Le *Grand Tour* était à l'origine un long voyage effectué par les jeunes gens des plus hautes classes de la société européenne, à partir du XVII^e siècle et surtout au XVIII^e siècle, destiné à parfaire leur éducation. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, le *Grand Tour* fut l'apanage des amateurs d'art, des collectionneurs et des écrivains.

40. Chris Younès, *Henri Maldiney : philosophie, art et existence*, Éditions du Cerf, 2007

41. Cf. Proposition de Jacques Attali en 2010

42. Paul Valéry, *Œuvres complètes*, Gallimard, La Pléiade, 1957



À propos de Louvre Alliance

Louvre Alliance est née en janvier 2004 de la réunion de deux anciens associés du cabinet Arthur Andersen, dont ils gardent une culture économique des affaires et une rigueur de travail.

Cabinet de conseil en stratégie et en ingénierie, Louvre Alliance intervient, en France et à l'étranger, tant auprès du monde économique (secteur public ou privé) que du monde culturel.

Louvre Alliance revendique un travail *sur mesure*, héritant des meilleures pratiques et attaché à une surveillance de l'*écrit*, du *discours* et des *acquis des sciences humaines*.

Dès sa création Louvre Alliance s'est rapprochée du cabinet Attali & Associés de Monsieur Jacques Attali qui a témoigné de sa confiance en en présidant le Conseil de surveillance. Les deux cabinets partagent depuis un même esprit de service et d'exigence.

Auprès de ses clients, Louvre Alliance propose une rive d'actions libérée de toute arrogance, plus proche du service ou de l'accompagnement que de la délivrance présomptueuse de certitudes. Il en découle toute une approche qui prend la complexité en compte, qui connaît la rigueur des affaires et le rationalisme économique, mais qui a la conscience que l'essentiel est ailleurs. La gestion d'une organisation, son objet social, ses spécificités, ses droits et ses devoirs peuvent être augmentés d'une saveur nouvelle, tant les réussites humaines s'appuient d'abord sur la *culture*, le *calme* et la *mesure*.

CONTACTS

Christine Silbermann, associé
csilbermann@louvrealliance.com

Jean-Michel Mathieu, associé
jmmathieu@louvrealliance.com

Bertrand Moineau, associé
bmoineau@louvrealliance.com

Ivan Vassileff, associé
ivassileff@louvrealliance.com

Louvre Alliance
www.louvrealliance.com
20, rue des Pyramides / 75 001 Paris
Tel. +33 (0)1 42 86 44 70

À propos du Forum d'Avignon

Investir la culture autrement. Le Forum d'Avignon, créé en 2008, a pour objectif d'approfondir et de valoriser les liens entre la culture et l'économie, mais aussi son rôle de cohésion sociale et d'attractivité des territoires.

Un laboratoire d'idées au service de la culture. S'appuyant sur un réseau mondial d'artistes, d'experts, de cabinets de conseil internationaux et de partenaires publics et privés, le Forum d'Avignon produit un important travail éditorial autour de thèmes proposés par son conseil d'orientation. Son patrimoine d'études internationales (téléchargement gratuit sur le site) ainsi que son blog, *Culture is future*, nourrissent trois pistes de réflexions : le financement et les modèles économiques de la culture ; le numérique et l'innovation, enfin l'attractivité des territoires.

Les rencontres internationales de la culture, de l'économie et des médias. Chaque année, le Forum organise et soutient des rencontres internationales à Avignon et à Essen - avec le Forum d'Avignon-Ruhr. Les propositions issues de ces échanges entre les acteurs de la culture, des industries de la création, de l'économie et des médias sont relayées dans les instances nationales et internationales.

Suivez les actualités du Forum d'Avignon,
www.forum-avignon.org

CONTACTS

Laure Kaltenbach
Directrice générale

Olivier Le Guay
Responsable éditorial

Guillaume Pfister
Directeur général adjoint

Forum d'Avignon
www.forum-avignon.org
Grand Palais, Cours La Reine, Porte C
75 008 Paris
forum-avignon@forum-avignon.org

